

Coeur sur coeur

Claire Varin

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Varin, C. (2002). Coeur sur coeur. *Moebius*, (93), 161–166.

CLAIRE VARIN

Cœur sur cœur

Le dos courbé, la nounou haïtienne embrassait de son regard humide le poupon au creux de ses bras. Pour la photo, elle leva ses yeux remplis d'eau vers l'objectif sans lâcher la menotte captive entre ses doigts depuis son arrivée à l'aérogare de Port-au-Prince. La nounou était sans voix, mais versait des larmes éloquentes. Anne, le bébé aux poings fermés, la quitterait dans quelques minutes en même temps que Françoise, la fillette de cinq ans qui se raidissait contre son flanc, endimanchée d'une chemise rose à collarlette.

À leur droite, sur le banc du hall des voyageurs, l'employée du service d'adoption avait la chair et le sourire resplendissants. Joufflue et l'air aussi optimiste que son pull-over de coton blanc à gros pois turquoise, elle tenait à la main deux grandes enveloppes sur lesquelles se détachait le nom de chaque enfant en lettres majuscules :

ANNE TRÉPANIÉRIER

FRANÇOISE CLICHE

Désireuses de poser pour la postérité, les touristes se placèrent tour à tour debout derrière le quatuor de natives. Diane et Denise se sentaient un peu honteuses d'insister sur la peine d'autrui en immortalisant ce moment qui s'agrègerait à leurs souvenirs de voyage en Haïti, chez leur frère conseiller à l'immigration. Interceptées quelques jours auparavant pour servir gracieusement de passeuses, les sœurs, des célibataires endurcies, transportaient toutefois des colis réglementaires : des euphorisants, de la drogue d'amour destinée à des couples de Beaucerons en mal de procréation.

Les haut-parleurs diffusèrent le dernier appel avant le départ à destination de Montréal et le noyau féminin dut

se dissoudre. Françoise pleurait en silence. L'une des bretelles de sa salopette rouge était tombée sur son bras sagement collé à ses côtes. Ses tresses crépues et arquées étaient mobilisées par paires de chaque côté de sa tête. Plusieurs rubans vermeils rehaussaient cette géométrie noire, tissus festifs dont le caractère jubilant contrastait avec le visage grave de Françoise et les grosses larmes lentes qui dégoulinèrent sur ses joues couleur de café torréfié. La nounou essayait ses larmes pendant que bébé Anne roupillait. Quant aux sœurs voyageuses vite gagnées par l'intensité ambiante, elles se frottaient le coin de l'œil en reniflant. Elles fournissaient visiblement un effort pour passer en contrebande l'excès d'émotion qui leur boursofflait les pommettes. L'aînée, Diane, se chargea d'Anne et Denise prit la main de Françoise. Celle-ci se réfugia aussitôt avec fébrilité contre cet autre substitut maternel au regard doux. Elle pouvait faire confiance à cette dame si blanche, aux grands yeux mouillés, qui pourtant ne parlait pas comme la nounou ni aucune des personnes de sa connaissance. Avec force, de ses doigts minuscules collés les uns contre les autres, elle pressait la main de Denise. Sa paume était couverte de sueurs froides.

Que dire à Françoise? Comment la reconforter? Avec quels mots? En quelle langue? *Ba moïn en ti bo doudou* était la seule phrase créole au garde-à-vous dans la mémoire de Denise. *Donne-moi un baiser, chéri*. Le fragment coquin de cette chanson antillaise s'avérait, vu les circonstances, tout à fait inopportun malgré son béguin maternel pour la petite. Leurs paumes jointes recelant les sueurs de Françoise, le couple franchit la douane sans se retourner. Diane les suivait, le nourrisson couché sur une serviette dans le compartiment supérieur du chariot à bagages.

Les choses se compliquèrent à l'heure de renoncer au chariot pour s'acheminer vers l'avion avec les valises à main, les bouteilles de Barbancourt et les enfants. « Mais comment on va transporter le rhum? » s'inquiéta Diane. « Prends les filles, je m'occupe du reste », trancha la cadette en détachant la main de Françoise de la sienne pour la lui tendre. Diane orienta la menotte vers la manche de son chandail et enjoignit à la petite de s'y agripper. Les courroies de leurs sacs de vol passées sur ses épaules,

Denise empoigna de chaque main un carton de cinq bouteilles de rhum sept étoiles. L'instant était décisif. Les muscles brachiaux bandés, elle avançait d'un pas hardi vers l'aéronef, la silhouette élargie comme un cosmonaute en mission. Son aînée fermait la marche, le bébé contre sa poitrine et la bambine pendue à son vêtement.

Dans le Boeing 747, Françoise prit place près d'un sosie de sa nounou, une dame replète qui se mit à la questionner en créole. Après avoir émis quelques onomatopées en guise de réponse et momentanément rassurée sur son sort, Françoise continua de se pâmer avec discrétion devant sa fortune : l'album à colorier et les trois crayons de couleur que l'hôtesse lui avait offerts peu après son entrée dans l'avion. Avec la paille et les ustensiles en plastique utilisés au repas, c'était ses seuls biens sur cette terre qu'elle survolait avec une dignité agitée. Non seulement Françoise touchait à tout avec ses yeux bruns écarquillés, mais ses doigts furetaient partout. Elle prenait plaisir à presser les divers boutons sur le bras de son siège et à tirer la pochette du dossier devant elle pour l'emplier et la vider sur-le-champ de ses nouveaux jouets. Denise la couvait des yeux, remontant de temps à autre la bretelle de sa salopette, qui ne cessait de lui glisser sur le bras.

Quant à Anne, elle demeurerait coite durant toute la traversée. À son insu, elle disposait d'une bouteille de lait, d'une couche et d'une camisole de rechange que sa coéquipière dans le match de la vie ne pouvait se vanter de posséder. En revanche, Françoise détenait une histoire plus dramatique que celle du bébé. C'est bien ce que constatèrent les passeuses après avoir ouvert les enveloppes qui renfermaient les papiers d'adoption. Si le nourrisson avait été largué par sa génitrice le lendemain de sa naissance, la fillette avait vu sa mère mourir d'emphysème pulmonaire six mois après la disparition en mer de son père pêcheur et sa sœur en était *morte de chagrin*, tel que l'indiquait pathétiquement le document officiel haïtien. Incapable de pourvoir aux besoins essentiels de sa petite-fille, la grand-mère avait alors donné Françoise à la crèche où elle vivait depuis un an quand on la choisit à titre de candidate à l'exil nordique dans la campagne québécoise.

Genou fléchi dans l'allée étroite, les touristes se photographièrent à tour de rôle avec leur protégée. À l'instant du déclic, c'est Denise qui avait l'air d'une orpheline avec sa figure osseuse, ses yeux exorbités et cernés par un réveil aux aurores. L'enfant au visage rond et lisse posa avec langueur, bien appuyée contre le dossier de son siège, une main dodue repliée sous son menton. Un appuie-tête à motif exotique l'auréolait. Un perroquet jaune et bleu semblait perché sur la petite née dans la Perle des Antilles depuis longtemps rongée par une misère grise. Françoise paraissait se détendre auprès de Denise, sa protectrice qui, elle, lâchait de longs soupirs nerveux.

À Mirabel, elles poireautèrent au service de l'immigration, les parents adoptifs étant réquisitionnés pour les dernières formalités d'usage. Au terme d'une heure d'attente, elles virent deux couples entrer en trombe dans la salle. À la vue des inconnus qui foncèrent sur elle, Françoise laissa s'écouler d'autres larmes silencieuses en se blotissant contre sa compagne de voyage. Effrayée, elle présentait une autre rupture.

Sa future et énième mère, institutrice à Saint-Joseph-de-Beauce, lui distribua quelques baisers éperdus sur les joues, puis l'étreignit. Elle la tenait enlacée tout en l'inondant de mots caressants. En retrait du tandem, le mari agriculteur ravalait sa salive, les yeux pleins d'eau. La scène fit presque déborder le cœur de Denise qui ne savait plus comment retenir ses sanglots. Elle se leva d'un bond pour s'extraire de ce vortex d'émotions sans avoir l'air d'abandonner l'orpheline qui gardait les yeux baissés et les mains sur son ventre. La détresse de Françoise la bouleversait. Puisqu'il lui fallait remettre à la Beauceronne les documents de l'enfant, elle prit son mal en patience et poursuivit son observation forcée. La mère révéla à Françoise l'existence d'un petit frère qui lui ressemblait et qui venait de son pays; il l'attendait, il l'aimait déjà, il était tout près, de l'autre côté des portes, avec sa nouvelle grand-mère. Qui l'attendait et l'aimait aussi. *Et puis c'est tout blanc dehors et c'est si beau, tu vas voir, c'est l'hiver, la neige tombe du ciel, des gros flocons, et tu ne connais pas ça, l'hiver, c'est un peu froid, c'est différent d'où tu viens, mais il y a tellement de choses à faire en hiver, c'est amusant, tu pourras*

patiner sur la glace, sur l'eau gelée d'un lac, tu pourras skier, tu ne sais pas ce que c'est encore, mais on te fera tout essayer, il y a tant de choses à découvrir, des surprises... on t'aime et on t'attendait et on est si heureux de te voir, et puis tu auras une belle piscine où tu pourras te baigner en été, nager, sauter, et puis il y a un terrain très grand où tu pourras courir et où il y a des vaches et des poules, des chats et un chien, c'est chez toi, dans ta nouvelle maison, tu auras une chambre toute à toi, ton frère t'attend, il est impatient de te rencontrer et grand-maman aussi et on est tellement contents que tu sois arrivée...

Françoise ne comprenait pas un mot de ce que la femme lui susurrait d'un ton persuasif. Mais cette chaleur finit par piquer sa curiosité. Elle souleva ses paupières vers la source lumineuse et, alors, la mère et la fille communiquèrent par les yeux. Elles se regardaient. Le monde alentour s'était évanoui tandis qu'elles se donnaient l'une à l'autre, semblant avoir complètement oublié la présence de Denise. Celle-ci enviait leur amour naissant et, à quelques pieds de là, oscillait, en proie à un soudain sentiment d'abandon : déjà, elle n'existait plus pour Françoise. Elle se dirigea vers le père toujours ému et muet, pour lui confier l'enveloppe qui contenait maintenant, outre le résumé des malheurs de Françoise, un album à colorier, trois crayons de couleur, une paille, des ustensiles en plastique et des sachets de sucre. Puis, Denise s'éloigna, tournant le dos au triangle familial dont elle avait contribué à sceller la formation. Elle devait patienter à nouveau, sa sœur n'en ayant pas terminé avec les parents adoptifs d'Anne. Stationnée le plus loin possible de cet autre foyer d'émotions, à l'abri de ces sables mouvants, elle en profita pour épancher, enfin, quelques larmes chaudes qui coulèrent contre les arêtes de son nez érubescents.

Non loin de là, les traits éplorés sous sa coiffure à frange, Diane présentait au couple de Sainte-Diane leur bébé endormi dans ses bras. Calée sur ses cuisses en angle, le menton dans sa bavette, Anne ne voyait rien venir... Incrédules et comblés, les époux contemplaient le chérubin des Îles au teint doré, aux rares cheveux noirs tout bouclés, qui ravirait dorénavant leurs nuits et leurs jours.

Penchés sur Anne, ils s'informaient de ses moindres gestes et vagissements au cours du vol. Le chérubin des Îles s'obstinait à ne pas soulever ses paupières pour ainsi exposer la couleur de ses iris à papa et à maman, émerveillés.

Larmoyantes, les sœurs firent la queue derrière des voyageurs à la peau d'ébène dont les valises seraient éventrées, puis délestées de produits alimentaires interdits de séjour au Canada. Les honnêtes passeuses furent fouillées de fond en comble après avoir néanmoins déclaré en bonne et due forme leurs dix bouteilles de rhum *****. À leur sortie de l'aéroport, il neigeait, bien que l'on soit à la fin d'un hiver déjà repu de bordées de neige. Entourée des mines réjouies des membres de sa nouvelle famille, Françoise s'extasiait devant les gros cristaux qui saupoudraient son manteau tout neuf. Des étoiles laiteuses atterrisaient sur les paupières de bébé Anne qui, assoupie contre un cœur battant, ne voyait toujours rien venir. Pâques approchait à grands pas. Deux petites filles ressuscitaient au milieu des flocons prodigués pour l'occasion par le ciel, comme une pluie de bénédictions.